

Renaud Camus

Le Château de Seix

Journal 1992



Extrait de la publication

Le Château de Seix

EGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, roman, Editions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Echange, roman, Editions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, roman, Editions Hachette/P.O.L, 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Eté (Travers II), roman, Editions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques

Tricks, Editions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Edition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un Voyage en France, Editions Hachette/P.O.L, 1981.

Journal romain (1985-1986), Editions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Editions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Editions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Editions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Editions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Editions P.O.L, 1996.

P. A. (Petite Annonce), Editions P.O.L, 1997.

Romans

Roman Roi, Editions P.O.L, 1983.

Roman Furieux (Roman Roi II), Editions P.O.L, 1987.

Voyageur en automne, Editions P.O.L, 1992.

Le Chasseur de lumières, Editions P.O.L, 1993.

L'Épouissant Désir de ces choses, Editions P.O.L, 1995.

Récits

El, dessins de François Matton, Editions P.O.L, 1996.

ELÉGIES

I. *Elégies pour quelques-uns, Editions P.O.L, 1988.*

II. *L'Elégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Editions P.O.L, 1991.*

III. *L'Elégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Editions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*

IV. *Le Bord des larmes, Editions P.O.L, 1990.*

V. *Le Lac de Cresse, Editions P.O.L, 1991.*

MISCELLANÉES

I. *Buena Vista Park, Editions Hachette/P.O.L, 1980.*

II. *Notes achriennes, Editions P.O.L, 1982.*

III. *Chroniques achriennes, Editions P.O.L, 1984.*

IV. *Notes sur les manières du temps, Editions P.O.L, 1985.*

V. *Esthétique de la solitude, Editions P.O.L, 1990.*

Qu'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Editions P.O.L, 1994.

TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Edition augmentée : Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Editions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Editions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Editions P.O.L, 1997.

ELOGES

Eloge moral du paraître, Sables, 1995.

DISCOURS

Discours de Flaran, Editions P.O.L, 1997.

Renaud Camus

Le Château de Seix

Journal 1992

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-582-5

A Madeleine Gobeil

Quelle âme est sans défaut ?

Arthur Rimbaud

Mercredi 1er janvier, 15 : 17. Inappartenance... Est-ce qu'il n'existe pas un *signe d'inappartenance*, symétrique et contraire à l' Σ qu'a illustré Roubaud en poésie? S'il figurait dans les codes, et comptait parmi les symboles répertoriés, je me placerais tout entier sous son instance : je me rangerais après lui, je me glisserais avant lui, je m'étendrais sous lui, je le revendiquerais passionnément pour emblème. *Je n'appartiens pas*, et rien ne m'appartient. Je n'appartiens pas à l'heure, je n'appartiens pas au lieu, je n'appartiens pas au siècle, à la ville, au continent, à personne. Je n'appartiens pas à mon temps, je n'appartiens pas à ma langue, je ne m'appartiens pas à moi-même. Mes mots ne m'appartiennent pas, mes idées ne font que se livrer sous mes yeux à des danses et des agaceries, même sur mes sentiments je n'ai pas de maîtrise, ne parlons pas de propriété.

Pourtant je ne suis même pas étranger. Mon inappartenance même, je ne saurais non plus la revendiquer pour mienne. Elle n'est pas sûre.

On passe d'une année à une autre, les douze coups sonnent consciencieusement au plus prochain clocher, les pétards rituels se font dûment entendre, les cris d'allégresse de la rue montent jusqu'ici. Je suis dans une ville familière, sous un toit officiellement mien, entre des bras affectueux. Et pourtant rien n'y fait : je n'y suis pas tout entier. J'y suis même très peu, quoique je ne sois pas non plus tout à fait absent. Cette vie n'est pas la mienne, cette grande cité non plus, même à ce lit je n'appartiens pas. Il n'y a que ce plaisir, peut-être, qui paraisse ne s'être pas trompé de cible, ou de corps, en s'abattant sur moi. Encore se trompe-t-il de cœur, peut-être, bien que le mien lui soit très favorable, et fasse semblant, bien gentiment, d'être abusé par le malentendu. Seule mon imagination refuse de le reconnaître pour sien, tout en s'accommodant de lui sans trop de mal.

Il n'y a qu'avec X., dans un chambrette glacée d'Amsterdam, où nous parta-

gions un lit de soixante-dix centimètres de large, au nouvel an de 1970 ; et plus tard à New York, sur Riverside Drive ; dans une maison de planches grises, en Arkansas ; et même à Paris, quelquefois, et même au mitan de nos plus terribles disputes, que je me sois senti dans mon vrai lieu, dans mon vrai moi, l'habitant convaincu de mon visage, de mon histoire et de mon identité – si ce n'est tout à fait de mon nom... Mais c'était entre X. et moi, alors, que l'inappartenance et son signe inconnu venaient se glisser en tiers à chaque fois. Il me prouvait le monde, et mon regard, et mon pas ; mais rien ne le prouvait lui, ni que je lui appartinsse, ni surtout qu'il fût mien. Et de fait...

A l'inappartenance il ne faisait que donner une forme, un langage, une chair aimable et souvent un silence, une absence. Il n'était que l'emblème de cet emblème, sa quintessence énigmatique, et d'emblée dérobée.

J'imagine un fou qui toute sa vie durant jouerait tant bien que mal la comédie du bon sens, afin qu'on ne s'aperçoive pas de sa folie ; de même que d'aucuns se font passer pour fous, au contraire, afin de n'être pas repérés pour sains d'esprit dans les asiles où ils se cachent, à moins qu'ils ne souhaitent s'y maintenir pour y faire des observations. Notre homme à nous serait raisonnable comme on se déguise, par paresse, par imitation, par convention, par prudence. Il serait le résident scrupuleux de sa maison, l'amant attentionné de ses amours, le citoyen méritant de son pays. Il pourrait même écrire des livres, qu'il signerait de son vrai nom, tout en pouffant intérieurement de ses talents pour l'imitation. Son vrai nom serait le premier de ses masques. Mais il ne pourrait s'empêcher, de temps en temps, seul, de jeter bas les masques et de rejoindre la réalité pour y être enfin lui-même, roi de Ruritanie ou du Kafiristan, poète adulé de la cour du grand Khan, Mabuse ou marinier à Saint-Pierre-et-Miquelon (*Epouse de la terre, ma présence...*).

Ces sorties secrètes de sous le masque certifié, ce ne serait pour lui que de trop brefs retours à la sagesse, bien entendu.

Jeudi 2 janvier, 14 : 51. Beau documentaire sur la Mongolie, très bien photographié, hier soir : de toutes les biographies imaginables, il en est peu que j'aimerais autant lire, voire écrire, ni de personnalités historiques qui m'intriguent davantage, que celle du baron Ungern von Sternberg... Et quel merveilleux film on ferait de sa vie ! Je n'aime rien tant que les êtres, et les objets, qui créent un lien avérable entre les éléments les plus éloignés, et apparemment sans rapport, de la pensée et du songe. Par Roman Ungern von Sternberg, d'Héraclite on gagne Ourga sans coup férir, et Novossibirsk pour son malheur...

Vendredi 3 janvier, 19 : 22. Journée d'enregistrement de cinq émissions d'entretiens avec Jean-Pierre Salgas, pour France Culture... « Quel dieu oserait prendre pour devise : *je décois* ? » Le dieu de la parole (ou en tout cas de la mienne).

*

Lettre de Jacqueline : « J'ai donc lu l'article du *Monde*, et fus submergée de tristesse et de colère. Comment peut-on parler, à propos de tes si brillantes, libres, courageuses, novatrices, bathmologiques proses, capables d'inventer un regard, une éthique, une mythologie, de traverser la littérature et la poésie, de visiter l'Histoire, de dissoudre les plus communes évidences, comment peut-on parler de "banales inconstances" et de "platitudes" ? Comment peut-on faire mine de raconter un livre quand on s'est visiblement borné à en fréquenter l'index, en fonction des intérêts parisiens du moment ? (Cela dit je suis la première à penser que cet index est un piège, qu'il peut fausser radicalement la lecture en faisant apparaître derrière le petit bout de la lorgnette ce qui doit être pris dans un flux, emporté par les arabesques du temps, les jeux de l'humour, les mouvements et les vertiges d'une intelligence en perpétuel dialogue avec elle-même). »

Etc. Il est aussi question de « Rilke qui, crois-je me souvenir, n'a jamais daigné lire la moindre critique le concernant »...

Qui croire ? Evidemment, j'ai plutôt tendance à croire Jacqueline, parce que ce qu'elle dit est infiniment plus agréable à entendre. Non. J'ai plutôt tendance à croire Braudeau, parce qu'il présente de meilleures garanties d'objectivité. Après tout l'emploi de l'amie chère, trop bienveillante et trop flatteuse, est tout à fait classique, même s'il est rarement si bien tenu qu'ici. N'importe quel artiste a dans son entourage quatre ou cinq personnes qui par gentillesse feignent de croire à son grand talent, ou qui par aveuglement y croient en toute sincérité. Leur aménité critique ne prouve strictement rien. Prêter une oreille trop favorable à leurs propos trop louangeurs, c'est courir le risque du ridicule, ou de la démence. Cependant, *d'un autre côté*, accorder trop d'importance aux dédaigneuses remontrances des adversaires, c'est s'exposer au danger d'amertume, et de découragement.

*

S., comme presque tous les intellectuels "avancés" ou esthètes modernistes, s'étonne avec commisération de mon goût pour Bonnefoy, et déclare que pour lui l'approximatif équivalent du poète, dans le domaine plastique, ce n'est pas même Balthus, comme défensivement je le suggère, mais Trémois...

Bonnefoy me fait décidément grand tort dans les milieux d'avant-garde, ou ce qu'il en reste. Peut-être suis-je incapable de juger de poésie, ou de poésie contemporaine ? Le génie de Celan ne me serait, je dois le dire, jamais apparu sans d'insistantes admonestations de toute part. Il continue de ne m'être pas très sensible. Ou plus exactement : lisant Celan avec la conviction que c'est un génie – conviction

toute d'emprunt, mais je n'avais guère le choix, tant la rumeur est unanime –, je finis évidemment par trouver l'angle biscornu qui confirme ce préjugé. Mais n'en irait-il pas de même avec n'importe qui d'autre ?

Non, pas avec n'importe qui, bien sûr – car il y a des centaines de poètes qui sont manifestement mauvais, ou médiocres, ou quelconques. A la lecture, je ne trouve rien qui *m'interdise de penser* que Celan soit un grand poète. Mais je n'aurais rien trouvé qui m'en convainquît, je le crains, si la rumeur ne m'avait pas guidé.

Pesson, pour expliquer à Flatters la position exacte, selon lui, de Xenakis dans la musique contemporaine, lui donne pour équivalent pictural Vasarely...

Samedi 4 janvier, 10 : 27. « Alain Finkielkraut consacre *Répliques* à la guerre en Croatie. Dès le début, il est un des intellectuels français à avoir pris publiquement position contre ce conflit. » Etc. (les journaux).

Je ne comprends pas très bien ce que c'est que de prendre position *contre* ce conflit – on voit difficilement comment on pourrait être *pour*. Mais surtout, si je sais ce que c'est que de *prendre publiquement position*, pour un intellectuel, je ne sais pas comment on le fait ; ni surtout comment je pourrais le faire moi, qui ne dispose d'autre tribune que ce *journal*, laquelle n'est dressée sur un terrain vague désert que deux ans après les batailles.

J'ai pourtant des opinions très arrêtées, c'est-à-dire des *indignations*, qui sont à peu près les mêmes que celles de Finkielkraut, si j'ai bien compris, à propos de l'affreuse affaire qu'on ne peut plus appeler *yougoslave*. J'aurais mille fois préféré qu'il n'y eût pas de conflit, évidemment ; mais d'une part je crois l'Europe occidentale, et spécialement la France, très largement responsable de son existence et du tour qu'il a pris, et d'autre part j'y suis passionnément du côté des Croates, non pas *contre les Serbes* en tant que tels, contre les Serbes de Serbie, mais contre la clique militaro-stalinienne qui continue de détenir chez eux le pouvoir, qui manipule les minorités serbes de Croatie et de Bosnie, et qui croit voir dans l'exaspération systématique d'un nationalisme serbe expansionniste sa seule planche de salut. Il paraît de plus en plus évident que l'issue à l'affreuse situation actuelle est liée, l'une devant entraîner l'autre, je ne sais dans quel sens, à la chute du régime prétendument "socialiste" de Belgrade, qui dans l'Europe d'aujourd'hui constitue un anachronisme aussi déplorable que le pouvoir "frontiste" à Bucarest.

Je pensais naguère que la Croatie démocratique indépendante devrait sans doute faire quelques concessions territoriales pour s'assurer des frontières incontestables et sûres. Je le crois de moins en moins. Les minorités serbes en son sein sont éparses, elles sont disséminées dans des régions très éloignées de la Serbie, il est impossible de les y rattacher. Reconnaître l'indépendance de leurs minuscules territoires, ce serait pousser jusqu'à l'absurde et ridiculiser le principe légitime du droit des peuples à un foyer national. Mieux vaut que les Serbes de Croatie se voient garantir des droits véritables dans le nouvel Etat démocratique croate. Ces droits, et

le respect qui leur est dû, ce sont plutôt eux-mêmes, ou les plus extrémistes d'entre eux, excités par Belgrade, qui les ont compromis par leurs attitudes récentes.

Mais ce que je crois, ce que je pense... Autant en penserait bien un enfant solitaire, qui tracerait des cartes dans du sable. Moi c'est sur cet écran d'azur, où elles se noient...

13 : 57. Courrier, courrier... Une nouvelle lettre de Jacqueline, qui décidément, d'Épinal où elle se trouve provisoirement, semble vouloir prendre la tête du mouvement ultraloyaliste : « Je suis enchantée par les pages 60 et 61 [de *Fendre l'air*], dont je viens de faire une lecture publique (mes parents dans le rôle des auditeurs) pour démentir catégoriquement l'article venimeux et hautement mensonger que tu sais ! Cette logique et philosophique rêverie me comble par sa vastitude, son envol, sa vision où l'instant s'aureole de la toute-puissance d'une pensée et d'un style... »

Eh bien...

Plus exotique, une lettre de St. Kilda, faubourg de Melbourne, Australie ; elle m'est envoyée par un grand garçon blond, que je reconnais à peine sur une photographie qu'elle enclôt et qui, prise à Venise, devant Saint-Marc, le montre en compagnie de son ami Paul. Mon excuse à me souvenir si mal est que je n'ai jamais fait, avec ce David, que marcher du Quetzal jusqu'au coin de la rue, ici, où il me quitta pour regagner son hôtel tout voisin – l'y l'attendait son ami Paul, justement ; et de cela il y a un an ou deux. Or, écrit David, « *I had intended writing to you as soon as I got back from the trip. However, time has eluded me. Firstly, thank you for the walk home from "Quetzale", and I hope you weren't offended about turning down your offer – in other circumstances I would have had no hesitation. My friend, Paul, was not very well on the trip and has now progressed to the final stages of aids.*

« *When he dies I will probably take time off work to travel back to France and would like to re-meet you.* »

Quand il mourra, je prendrai probablement quelque temps libre pour faire un nouveau voyage en France, et j'aimerais te rencontrer de nouveau.

When he dies, when he dies...

Le gendarme Eliézer, cependant, plus délicat de sentiment : « Je m'en veux de te parler dans mes lettres de mon travail, mais tu sais (ou tu commences à savoir) qu'à T. je ne vois que ça. Ce soir je suis planton, + d'astreinie, + en patrouille de nuit ; trois choses en même temps, il faut le faire, non ! »

Mardi 7 janvier, 15 : 35. Toux sèche, grande faiblesse, fièvre, courbatures : une bonne grippe, prise sans doute de S., qui toussait comme un perdu vendredi. Je suis tout de même allé déjeuner avec Paul, hier, mais j'ai bien cru que je ne remonterais jamais mon escalier. Le soir, claquant des dents, avec une température de presque quarante degrés, j'ai bien dû faire venir un médecin. Jacqueline s'était gentiment

proposée pour courir à la pharmacie de garde avec l'ordonnance, mais cela n'a pas été nécessaire car s'était présenté à ma porte, par surprise et par miracle, tombant à pic, l'arme au côté, le gendarme Eliézer, semi-déserteur pour quelques heures de la nuit (il est en « quartier libre », c'est-à-dire qu'il n'a pas le droit, théoriquement, de quitter les limites de sa circonscription).

[*Interruption, visite de Julien. Après son départ, je tombe de fatigue dans mon lit; ou peut-être d'abrutissement dû aux médicaments.*] J'ai obtenu de Paul à peu près tout ce que je voulais, hier. Il était d'excellente humeur. Je connais peu d'êtres aussi cyclothimiques : je suis sûr que nombre d'arrangements très importants dépendent pour leur bon succès, ou leur insuccès, de dispositions siennes qui paraissent relever quasiment du hasard (au moins aux yeux des tiers). Un jour il vous signerait les doigts dans le nez un contrat de cinquante mille francs par mois pour une plaquette sur l'histoire de Lons-le-Saunier (et il vous assurerait que c'est le plus beau jour de sa vie). Le lendemain vous lui apporteriez *La Mort, mode d'emploi*, et il vous expliquerait qu'une avance de deux mille francs risquerait de mettre en péril la survie de sa maison. Les jeunes auteurs feraient bien de téléphoner au staff pour prendre la température des bureaux, avant des rendez-vous dont peut dépendre toute leur carrière...

Il y a aussi que j'avais l'air si malade – et je l'étais en effet – qu'il n'a pas cru pouvoir refuser les arrangements que je lui proposais. Il s'agissait de mettre au point mon programme de travail pour les mois à venir. Lui aurait nettement préféré que je me misse immédiatement au *Voyageur*, quitte à reprendre ensuite *L'Ombre gagne*, pour tâcher d'en mettre au point une version acceptable pour toutes les parties. Mais comme il s'agit, de toute façon, et par définition, d'un texte *inacceptable*, au sens le plus plein du terme, nous sommes forcément loin du but. N'empêche : j'aimerais essayer de l'atteindre d'abord, et d'éviter que ces deux entreprises aussi différentes que possible se chevauchent. Nous sommes donc convenus, non sans quelques courtois renâclements de sa part, de ce calendrier-ci : je vais tenter, pour commencer, d'en finir avec *L'Ombre* (quatrième mouture, en comptant bien sûr celles qui n'étaient que des brouillons) avant le 31 mars, puis je me mettrai aussitôt au *Voyageur*.

Paul voudrait que ce livre-là paraisse à la rentrée, et souhaiterait donc en avoir le manuscrit le 30 juin au plus tard. Trois mois pour écrire tout un roman, ce n'est pas beaucoup, à moins d'être Stendhal ou Emmanuel Carrère. Je pourrais obtenir un délai jusqu'au 30 juillet, mais ce serait aux dépens de la "mise en place" du volume – et Paul, avec son optimisme habituel, ou plutôt avec cet optimisme dont il a régulièrement de violentes poussées, juge maintenant, pour la quinzième fois au moins depuis que nous nous connaissons, que cette fois mon heure a sonné, et qu'il s'agirait d'être à son rendez-vous...

La longue et très visible chronique de Michel Braudeau dans *Le Monde* suscite autour de moi, dit-il, un petit mouvement d'intérêt et de curiosité qui ne demande qu'à s'amplifier. On attend un article du *Nouvel Observateur*, Patrick Poivre d'Arvor a demandé qu'on lui envoie *Fendre l'air*, et tout petit *cetera*. Quelle dérision, d'ailleurs, entre nous, Gabriel, que pareil infime frémissement de l'atten-

tion critique, peut-être imaginaire, puisse être dû à une recension si peu sérieuse ! Car c'est bien ce qui frappe, rétrospectivement, et abstraction faite de leurs conclusions ambiguës, dans les commentaires braudaldiens sur le dernier volume paru de ce *journal* : la médiocrité de leur qualité professionnelle. Je l'avais déjà remarqué, à propos d'autres articles de ce critique, où j'étais moins directement concerné : son singulier talent pour donner des livres, et des auteurs, une image aussi fautive que possible. Mais à mon propos il se surpasse. Déjà, une fois, il avait fait de moi un obsédé d'Angelo Rinaldi. Maintenant ce sont Jean d'Ormesson, Alain Juppé et Jacques Chirac qui occupent, à l'en croire, toute ma pensée.

Cet homme qui se flatte expressément de se faire une idée des livres, ou en tout cas des miens, en y piochant grâce à leur index, n'y cherche que ce qui correspond à ses petites préoccupations à lui ; et pour peu qu'il trouve deux ou trois mots à leur sujet, il me les prête. Il ramène tout à son niveau journalistique et parisien, et ensuite il me les prêle. Or il occupe ce qui était considéré dans ma jeunesse, et qui doit l'être encore par un certain nombre de gens, comme la plus haute magistrature littéraire de notre société : il est titulaire du "feuilleton" du *Monde*. Son arrivée à cette charge prestigieuse surprit, en son temps, tant il était lui-même obscur. On ne peut pas dire qu'il manifeste depuis lors des qualités de finesse et de sérieux telles qu'elles expliquent, a posteriori, la bizarrerie du choix qui fut fait de lui. Il est bien représentatif, plutôt, de l'étrange décadence du *Monde* comme organe et témoin de la vie culturelle de ce pays.

On me répète de toute part qu'il faut lire *Libération*, pour bénéficier de points de vue vraiment soutenus et diversifiés sur les spectacles, sur l'art et sur la littérature d'aujourd'hui. C'est peut-être bien vrai. Hélas, je souffre d'une allergie terrible à *Libération*. J'aurais honte de le demander dans un kiosque. J'aurais l'impression d'ouvrir une période où toutes mes phrases commenceraient par *bon c'est vrai que...* Je reste fidèle au *Monde* où, malgré une curiosité un peu courte et bien conventionnelle désormais, de sa part, pour la vie de l'esprit, malgré d'incroyables relâchements stylistiques, et malgré les méchants remugles d'arrière-cuisine ou pire qui traversent les pages à partir du délétère billet d'humeur de Mme Sarraute, on est un peu moins exposé, tout de même, à la parlure et à la sale scripture de « l'idéologie du sympa », fût-ce dans sa version méchamment intello.

Bon, j'ai un peu dévié, comme il m'arrive, pour titiller un peu de gentils petits démons trop familiers. Aussi bien suis-je ravagé par la fièvre. Mais pour en revenir à la bonne humeur de Paul, elle était moins causée par les minuscules sursauts escomptés de mon encéphalogramme critique que par le beau succès, jusqu'à présent purement éditorial (*bis word*), de la petite collection, qu'il est en train de lancer, de textes classiques préfacés par des écrivains d'aujourd'hui. Il est très content de l'aspect des premiers volumes, que je trouve un peu exagérément scolaire, pour ma part. Il est très content surtout de l'accueil des libraires.

Lui et le responsable de cette nouvelle collection me demandent depuis des mois un texte de présentation pour n'importe quelle œuvre de mon choix. Je temporisais ; mais toute commande est bien venue, ces temps-ci, qui puisse me rapporter trois sous. Je viens encore de commencer le mois, ma mensualité versée et

prise en compte, avec un découvert bancaire de près de cinq mille francs. C'est justement la somme que touchent, à la signature de leur contrat, les préfaciers de « La Collection ». Je n'ai pas le choix, malgré tout le travail dont je suis déjà accablé. Je me suis donc engagé à fournir une introduction aux *Rêveries du promeneur solitaire*. J'en ai déjà écrit deux ou trois paragraphes, ce matin, en dépit d'une fatigue accablante. Mais il n'y a nulle urgence pour la livraison des quinze feuillets. Voilà donc cinq mille francs facilement gagnés. On reçoit la même chose à la publication du livre. Elle n'est pas pour demain. Cependant il me faudrait pareils engagements par dizaines, ne serait-ce que pour maintenir mon médiocrissime train de vie. Et les recevrais-je, comment pourrais-je, les tenant, trouver encore du temps pour le *vrai* travail ?

Enfin, pour en finir avec les projets et les plans pour l'année qui commence, je noterai qu'il est question pour moi, paraît-il, d'un voyage et d'un séjour au Japon. Les services culturels du Quai d'Orsay ont approché Paul pour que je soumette auprès d'eux une candidature officielle à passer deux mois à Kyōto, dans un endroit qu'on nous dit tout à fait merveilleux. Ce semble une offre, ou presque une offre, à ne pas laisser passer. Les jours ne semblent guère se rapprocher où je pourrais par mes propres moyens gagner l'Empire des signes, et dans d'aussi bonnes conditions. Sans doute le gendarme Eliézer ne sera-t-il pas trop content ? Voici déjà les six ou sept premiers mois de l'année bloqués par les exigences d'un travail intensif, et deux autres qui pourraient être pris par une expédition intercontinentale où je ne saurais l'entraîner lui, ne serait-ce que faute de moyens. 1992 s'annonce un peu chargé. Ce ne serait pas tout à fait pour me déplaire, si je n'étais pas aujourd'hui si fatigué.

Mercredi 8 janvier, 11 : 10. Oh là là ! Malade comme un chien... Encore une nuit affreuse. Des heures durant je suis tordu par la fièvre, secoué par la toux, brûlé par la soif, frigorifié par la chaleur. Entre la veille et le sommeil il n'y a presque plus de différence. Ils sont l'un et l'autre une succession frénétique d'images médiocres, d'ineptes dialogues, de situations feuilletonesques : un formidable, un épuisant, un interminable *zapping*, entre des chaînes toutes aussi piteuses les unes que les autres.

Il ne s'agit jamais que de la version onirique et fébrile d'une réalité d'expérience. Je *zappe* bel et bien dans la vraie vie, j'avais *zappé* hier soir avant de me coucher, et c'est généralement, faute d'une émission qui m'intéresse vraiment, par espoir vaguement érotique de rencontrer ici ou là un visage ou un corps qui m'arrêtent ou me séduisent. Si je faisais des films, je prendrais grand soin de les remplir d'acteurs superbes. C'est d'ailleurs la politique suivie par un Zeffirelli, par exemple, à très juste raison selon moi. Je peux m'attarder sans hésitation, quoique pas tout à fait sans remords, sur à peu près n'importe quoi, dès lors que mon désir trouve matière à s'alimenter. Eros est mon énergie, ma gaieté, ma curiosité ; mais c'est aussi ma bêtise, ma complaisance et ma vulgarité. C'est lui qui peut me faire

traîner des heures ou des semaines dans des lieux, des bars, des villégiatures, ou devant des émissions dont les mérites intrinsèques me laisseraient complètement indifférent, ou même me répugneraient, sans ces incitations marginales, à la fois, et essentielles. Cependant je paie cher mes faiblesses du regard et mes relâchements de conscience, en temps perdu, en compromissions esthétiques, intellectuelles, sociales, et maintenant en mauvais rêves, donc. D'autant que mes *zappings* à principe libidinal sont rarement couronnés de succès, et qu'ils m'offrent surtout l'occasion, je m'en avise maintenant, de m'encombrer l'esprit d'un fatras d'images et de répliques tombées de toute une télévision de dernier ordre, volontiers californienne, que la fièvre et l'insomnie se font un plaisir de convoquer sur mes draps défaits, pour mieux m'en torturer jusqu'à l'aube.

*

Une des premières émissions matinales du "Nouveau France Musique" s'appelle "Les Matins chics". Certes elle est présentée par un certain Daniel Schick, et ceci explique cela; mais que ne s'appelle-t-elle "Les Matins Schick", alors! Cette vulgaire prétention au *chic*, c'est précisément ce que France Musique, entre toutes les chaînes de radio, aurait dû se refuser sans hésitation. A ses auditeurs la station propose régulièrement des jeux, maintenant, qui leur permettent de gagner des disques. On se croirait à la télévision, où, dans la guerre d'audience qui fait rage, certaines chaînes en sont aujourd'hui réduites à tâcher d'acheter les auditeurs. C'est avaler nécessairement bien des humiliations que d'écouter la radio, comme de regarder la télévision, tant les termes qu'on y emploie pour s'adresser à vous, les passions qu'on vous prête et les intérêts qu'on ose vous supposer sont vexants.

*

Souvenir d'Espagne, le plus flou de tous : c'est un lieu de pèlerinage, en montagne; un grand couvent près d'un col, peut-être. On y vénère je ne sais plus quelle relique, dans je ne sais plus quel *camarin* couvert d'or, auquel on accède par l'arrière de l'autel. Navarre, Aragon, les environs de Jaca? Les monts Universels? La sierra de Guadalupe? Impossible de me souvenir. J'ai visité cet endroit avec Rodolfo, voilà tout ce que je sais. Mais toutes mes tentatives pour le retrouver sur une carte, ou pour le situer avec précision dans mon histoire, sont vaines.

Jeudi 9 janvier, 10 : 38. Donc, aux "Matins chics" de France Musique, un invité raconte une histoire, de préférence rocambolesque, et les auditeurs doivent téléphoner, pour dire si selon eux cette histoire est vraie, ou pas. S'ils ont raison, on leur envoie des cadeaux. C'est ce qui est arrivé ce matin à Mme Odette Ducreux, du Perreux (« Bonjjjour Odèèèette! »), etc.

Pas d'exceptions, semble-t-il. Pour sauver une chaîne de radio, une chaîne de télévision, un journal, un cinéma, pour retenir leurs auditeurs, leurs spectateurs, leurs lecteurs, et si possible pour leur en attirer d'autres, il n'y a qu'une seule solution, une seule recette : les rendre plus laids, plus bêtes, plus peuple, plus farce, plus vulgaires, en un mot plus racoleurs, moins élevés de ton et d'inspiration, moins intéressants. La beauté n'est pas aimée. L'intelligence non plus...

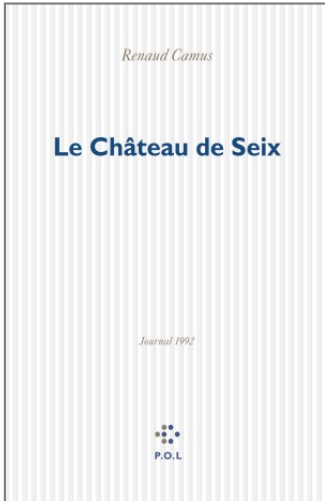
“Les Matins chics” sont tellement en dessous de tout qu'ils ont le mérite de faire regretter la formule antérieure de la même “tranche horaire”, ce qui ne semblait guère être possible. “Les Mots et les Notes”, qui suivent, à neuf heures, paraissent moins inférieurs, par rapport aux “Matins des musiciens”, dont ils sont les héritiers. La parole, quoique réduite, y conserve une certaine place, le niveau général est encore estimable, et la série s'ouvre avec un intéressant hommage au Wiener Philharmoniker, à l'occasion de son cent cinquantième anniversaire.

Tout est signe. Le premier écrivain invité des “Matins chics” est Robert Sabatier. Une sous-ministresse interviewée chez elle, hier, à la télévision, a naïvement placé un gros livre sur Chagall, dans sa bibliothèque, derrière elle, de façon qu'on puisse bien en voir la couverture et le sujet. Un jeune cinéaste dont le film sort ces jours-ci parle, lui, sous une lithographie soigneusement encadrée, reproduisant une toile de Hopper. “A la limite”, comme dit sans doute ce jeune homme, point n'est besoin de voir son film. Point n'est besoin de connaître exactement les projets de la sous-ministresse. Point n'est besoin, Dieu merci, d'écouter tous les matins “Les Matins chics”. On sait *d'où* ils parlent, de quoi, et comment. Quant à la valeur éventuelle de leur message, on en a déjà plus qu'une petite idée.

Il en va de même des lettres qu'on reçoit. La vérité est dans l'enveloppe, le paratexte, l'épouse (« La vérité de Xenakis, dit Flatters, c'est Françoise Xenakis »). Les gens vous envoient de longues missives, intellectuellement très prétentieuses, quand ce n'est pas socialement, et elles débordent de toute part des signes les plus criants d'une méconnaissance parfaite du bon usage culturel et social ; à moins, bien sûr – elles sont si nombreuses –, que le bon usage, ou en tout cas *l'usage*, ce ne soient elles qui ne l'établissent désormais : il n'est pas bon, il n'est pas beau, il n'est pas très civilisé, mais il est largement majoritaire. Car plus de la moitié du courrier qu'on reçoit, ou que je reçois moi, peut-être par une malchance particulière, présente un caractère de rusticité telle qu'on devrait s'en sentir profondément offensé. *Monsieur*, sur l'enveloppe, est couramment abrégé en *M.*, à moins que ce ne soit en l'absurde *Mr*. Votre prénom n'est qu'une initiale, suivie d'un point. On vous écrit au stylo-bille. On commence sa lettre tout au haut de la page, et on ne lui donne pas de marge. Il n'est pas rare qu'on se serve d'un papier rayé, même quand on a plus de huit ans. S'il est étroit on le glisse dans une enveloppe longue, où il nage. S'il est large, on le plie et replie dans une enveloppe étroite. Procéder autrement, ce serait sacrifier à l'horrible *paraître*.

Le *paraître* ne peut être qu'horrible. C'est d'ailleurs là l'un des principaux crimes, esthétique et moral, de l'idéologie petite-bourgeoise : par pingrerie, par paresse et par goût de ses aises, elle a réussi à faire passer tout le *paraître* – qui lui-même avait été une éthique en même temps que la principale source des attraits de la société – du côté de l'orgueil et de la vanité ; alors qu'il était tout naturellement, en fait,

Achévé d'imprimer en novembre 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a. à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1557
N° d'imprimeur : 972361
Dépôt légal : novembre 1997
Imprimé en France



Renaud Camus
Le Château de Seix

Cette édition électronique du livre
Le Château de Seix de RENAUD CAMUS
a été réalisée le 16 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 1997
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445828 - Numéro d'édition : 78).
Code Sodis : N55303 - ISBN : 9782818018415
Numéro d'édition : 251495.